

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Georges de MONTENACH

L'esthétique du foyer

Dans *L'Eveil (Echos de Saint-Maurice)*, 1911, tome 13, p. 356-366

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

L'Esthétique du Foyer ⁽¹⁾

(Suite)

Mesdames et Messieurs,

Nous pouvons dire que la cause de la maison ouvrière est gagnée, et que de plus en plus la préférence du public se portera à nouveau vers la petite maison isolée, conçue pour une seule famille, entourée d'un jardinet, et qu'on abandonnera au commerce et aux affaires les grands immeubles locatifs situés au centre des cités.

Sans doute, nous ne sommes encore qu'au début de ces changements ; mais je suis fermement convaincu que le règne de la maison familiale à bon marché est commencé, et qu'il se prolongera maintenant pendant longtemps.

Nous sommes à la veille d'une transformation capitale des cités, rendue possible par la multiplication des moyens de communication rapides et bon marché ; celles-ci vont se désagréger, se diffuser en quelque sorte, éparpiller leurs éléments dans les campagnes, à des distances toujours plus considérables de l'ancien noyau central demeuré seul compact.

A la ville, telle que nous avons l'habitude de la concevoir, va succéder une sorte d'agglomération, mi-citadine, mi-campagnarde, composée de quartiers très éloignés les uns des autres, de groupes de villas noyées dans la verdure, de petits quartiers de maisons ouvrières rassemblées dans le voisinage d'une usine, et ces différents centres échelonnés sur un grand espace formeront bien encore une cité, au sens politique et administratif du terme, mais constitueront un type tout à fait nouveau et inédit dans l'histoire de l'habitation humaine.

L'évolution que je signale ici, j'ai pu, il y a quelques

(1) Conférence donnée à Soleure par M. G. de Montenach, dans la salle du Grand Conseil, le 11 Novembre 1910, sous les auspices de la *Töpfergesellschaft*.

jours, la saisir sur le vif à Bruxelles et dans ses environs, et là, j'ai été frappé de toutes les perspectives que cette modification radicale de la ville de demain ouvre aux penseurs, aux philosophes, aux sociologues, aux politiques.

Car, il ne faut pas se le dissimuler, l'influence du milieu étant capitale sur les idées, sur les mœurs, sur les habitudes de penser et d'agir, la diffusion des cités et l'assainissement de l'atmosphère sociale qui en sera la conséquence pourront avoir de bienfaisantes répercussions sur la santé morale des populations et les conditions économiques de leur existence.

Au point de vue spécial qui nous intéresse ici et qui fait l'objet de cette conférence, c'est-à-dire la réintroduction de l'Art, ou, si ce mot prête à équivoque, de la Beauté, dans la maison populaire, cette transformation peut être bienfaisante et féconde, en libérant la maison commune du peuple du joug que faisaient peser sur elle, d'une part, la spéculation et ses exploitations, de l'autre, la rue avec ses exigences et ses ordonnances.

L'architecture, débarrassée de certains liens qui l'emprisonnaient, paralysant ses mouvements, pourra retrouver sa souplesse et sa fantaisie, et il lui sera permis d'employer des procédés de construction qu'elle avait abandonnés depuis que l'alignement des chaussées, l'ouverture de magasins dans chaque immeuble, l'établissement des trottoirs, avaient obligé en fait les architectes à établir tous les immeubles urbains sur un même plan, sauf à les distinguer entre eux par des décorations purement superficielles, plaquées sur les façades.

Libre dans son allure, la maison isolée des quartiers suburbains, est affranchie de toute réglementation, elle peut, elle pourra, de plus en plus, revêtir toutes les formes, s'adjoindre toutes les dépendances qui la mouventeront davantage encore.

Cette liberté, il faut savoir en convenir, peut cependant constituer aussi un grand danger et nous conduire à un désastre esthétique.

Je dirais même que ce désastre commence à se produire ;

les environs de Lausanne et de Genève en témoignent tristement. Ce désastre, c'est la transformation de nos villes, ou du moins de leurs parties excentriques, en espèce de parcs d'exposition universelle, dans lequel le goût des propriétaires et des constructeurs fait voisiner dans une promiscuité funambulesque des types de maisons empruntés aux régions les plus opposées, à tous cieux et à tous climats.

Et nous pouvons, en cinq minutes, voir défiler devant nous, en nous promenant le long d'une avenue d'un quartier de villas modernes, un pavillon Louis XIII, une isba russe, une bastide provençale, une maison anglaise ou normande, un chalet suisse du plus pur style alpestre et une cage modern-style, flanquée de bow-windows et de vérandas qui la rendent biscornue.

La maison des classes moyennes, celle de l'ouvrier lui-même, n'est pas épargnée par cette perversion architecturale qui transforme certains quartiers en espèce de bal travesti où les habitations remplacent les personnes pour danser en face les unes des autres un espèce de quadrille échevelé et grotesque.

Si l'Art devait rentrer dans la maison populaire par le chemin de l'incohérence cosmopolite, mieux vaudrait laisser celle-ci dans la neutralité de sa laideur. Mais nous pouvons espérer qu'en se rapprochant de la campagne, elle saura reprendre le style et l'accent régional de la maison campagnarde, de l'habitation rustique, tout en se transformant selon les habitudes et les besoins de familles ne faisant pas de l'agriculture leur principale occupation et leur métier.

L'histoire est faite d'étonnants recommencements, car en effet, ne l'oublions pas, la ville est née du village et l'architecture citadine a été lente à éliminer tout ce qu'elle avait hérité, dans ses traits généraux, de l'habitation rurale.

En Suisse, la rupture n'avait jamais été complète ; et la maison des champs borde certaines de nos petites capitales cantonales sans y être dépaylée. C'est là un grand

avantage, une indication précieuse ; un fil qui doit nous guider dans notre marche vers une restauration de l'esthétique populaire.

Puisque la maison retourne vers les champs, puisque les rues à maisons jointes font place à des avenues de maisons isolées, nous devons profiter de ces conjonctures pour réapprendre l'emploi de l'architecture traditionnelle et locale, tout en l'adaptant aux circonstances, aux besoins et aux progrès.

On ne se souviendra jamais assez que l'Art est né au service de la maison ; les premières sculptures que les hommes primitifs taillaient avec une pointe de silex emmanchée d'éralbe sur les parois de leurs cavernes devaient, dans l'esprit de leurs auteurs, réjouir leur logis et l'embellir.

Toutes les plus grandes époques de l'Art, celles où il joue dans la vie des peuples un rôle prédominant, celles où il rayonne avec le plus d'intensité, sont également celles où l'Art, — et je parle ici des Beaux-Arts, — est subordonné à l'architecture et accepte de ne point évoluer en dehors d'elle, sans but déterminé d'ornementation.

La fresque, le bas-relief, la statue, n'avaient d'autre ambition que de contribuer à l'ornementation architecturale du logis.

Du logis des dieux, et c'était le temple, du logis des grands, et c'était le palais, du logis populaire, et c'était alors cette charmante maison si pure dans ses lignes, si aisée dans sa distribution, d'une ornementation si discrète et si riche à la fois, que les fouilles de Pompéi nous ont révélée.

Aujourd'hui, nous faisons de l'art pour l'art ; le sculpteur et le peintre, dans leurs ateliers, se livrent aux travaux qui leur plaisent selon leur imagination et leur talent, sans se soucier le plus souvent de l'avenir de leurs œuvres et c'est pourquoi nous sommes encombrés de peintures et de sculptures dont nous n'avons nul emploi, qui envahissent et qui remplissent les musées, qui s'étalent sur les murailles de tous les bâtiments administratifs,

qui s'élèvent au milieu de nos rues et de nos squares sans arriver à faire reculer d'un pas la laideur qui nous étreint, sans arriver à donner à nos villes et à nos habitations cet aspect agréable et charmant qu'elles avaient, alors qu'on employait de moins grands moyens pour les rendre belles.

On a oublié de nos jours que l'architecture suffit à sa propre beauté et qu'elle n'a pas besoin d'une parure artificielle si elle est vraiment ce quelle doit être. Dans ce cas, l'ornementation pourrait être omise ou mutilée sans que la construction ou le monument perdissent rien de leur véritable valeur.

Ce ne serait pas le cas des bâtisses de nos villes modernes auxquelles il faut tout un maquillage de colonnades, de cariatides, de corniches et de balcons pour cacher la réelle misère de leur architecture. C'est parce qu'ils ont cessé d'être les serviteurs de la maison que les arts se sont éloignés du peuple, raffinés en expression, incompréhensibles à la masse et que seule une élite fermée, de plus en plus restreinte, peut saisir.

Si la naissance du grand Art est intimement liée à la naissance et au développement de la demeure de l'homme, à plus forte raison en est-il de même des arts appliqués, dits mineurs, éléments de l'esthétique populaire.

C'est pour la maison qu'on s'est donné la peine de ciseler le bois, de tordre le fer, de pétrir l'argile, d'orner la pierre de multiples dessins.

C'est dans la maison que nous voyons naître le meuble, la tenture, tous ces menus objets qui trahissent, chez nos pères, à travers une certaine naïveté, un si délicat sentiment de la forme et de l'usage des choses.

Rien ne montre d'une manière plus saisissante le lent travail de séparation des classes sociales que l'histoire de l'habitation. C'est cette histoire qui explique comment et pourquoi le peuple et l'Art ont fini par ne plus vivre ensemble, par ne plus se rencontrer, par ne plus se comprendre, par ne plus se connaître.

C'est elle qui montre, ainsi que je le disais tout

à l'heure, comment l'Art a divorcé d'avec la vie, s'éloignant du peuple, s'exaspérant en complications douloureuses ou sublimes, au lieu d'être une rosée bien-faisante partout répandue et partout faisant germer les plaisirs de la beauté.

On parle beaucoup aujourd'hui de l'éducation esthétique de l'enfant, et la question de l'Art à l'école est une de celles qui passionnent le plus nos pédagogues modernes. Je suis loin de vouloir diminuer le rôle, restreindre l'influence que cette éducation de la jeunesse, que la formation de son goût, que l'éducation de ses yeux pourront avoir dans un avenir que j'espère prochain.

Mais, je vous le demande, à quoi cela nous servira-t-il de rendre nos écoles de plus en plus attrayantes et jolies, nos écoliers de plus en plus sensibles à la beauté et à la laideur des choses, si la maison familiale continue à être un taudis informe et douloureux, négation de l'enseignement scolaire, protestation contre lui.

Si l'Art à l'école populaire n'est pas suivi d'un effort gigantesque pour ramener l'Art à la maison populaire, il est destiné ou à avorter, ou à augmenter, s'il réussit, les souffrances des humbles, tout en leur faisant prendre l'horreur du foyer.

Il est donc de toute importance que la réforme esthétique de la maison complète et continue la réforme esthétique de l'école, et c'est alors seulement que nous toucherons à l'ère nouvelle rendant à la foule la possession de richesses et de jouissances dont les générations d'autrefois n'étaient pas sevrées.

L'enfant est un imitateur, et ses premiers modèles ce sont ses parents ; certains psychologues ont eu raison de dire que ce qu'on appelle de l'hérédité n'est en partie que de l'imitation.

Ce qui constitue le foyer familial, les gens et les choses, donnent à l'enfant une empreinte indélébile, tandis que l'empreinte scolaire s'efface trop facilement, comme nous en avons sans cesse des preuves affligeantes.

Il est bien plus facile de se laisser aller à la grossièreté,

à la malpropreté, au désordre, que de réagir contre ces penchants.

Qu'on n'aille donc pas s'imaginer que notre jeunesse résistera à l'ambiance familiale tant que celle-ci sera en opposition aussi absolue avec l'ambiance scolaire qu'on veut développer.

Un écrivain français qui s'est beaucoup occupé, et avec un véritable esprit social, de la création d'un art nouveau pour le peuple, reconnaît comme moi que l'éducation esthétique des foules doit commencer à la maison et se continuer partout. J'irai plus loin que lui et je dirai qu'elle ne doit pas seulement commencer à la maison par certains accessoires qu'on y ferait rentrer, mais par la maison elle-même, qui doit être le moule de notre mentalité esthétique régénérée.

Les éléments de l'Art populaire sont, avec l'habitation elle-même prise dans son ensemble et dans ses détails, le mobilier, les ustensiles et les objets décoratifs, sans utilité pratique.

L'école ne peut pas servir au développement de l'Art populaire puisqu'elle n'a pas l'usage des choses qui alimenteraient sa production.

Pour qu'un art qui a d'aussi étroites relations avec les métiers, et avec les métiers locaux, puisse renaître, il faut que ces métiers soient en pleine activité.

Le jour où une réforme de l'habitation nécessitera leur collaboration, ils seront tous à nouveau vivifiés et remis en honneur.

Le retour à l'esthétique locale aura pour effet immédiat de favoriser la décentralisation artistique et de faire renaître des centres de production dans les milieux qui sont dépourvus de toute vitalité aujourd'hui ; dans des milieux qui comptaient autrefois des ferronniers, des orfèvres, des brodeurs, des potiers, des hûchiers, des chaudronniers de tout premier ordre, qui avaient pour clientèle les plus humbles ménages de la localité.

Dès qu'on parle d'introduire un peu d'art dans la maison populaire, certaines gens s'imaginent de suite

qu'il s'agit de la bouleverser de fond en comble, de modifier toutes les habitudes de celui qui doit l'occuper et on a vite fait de crier à l'utopie.

Il est, hélas, impossible de changer beaucoup le genre de vie du modeste artisan, de l'employé, de l'ouvrier, ni de l'engager dans des dépenses somptuaires qui ne sauraient cadrer avec son maigre budget.

Nous ne songeons ici à rien de pareil, justement parce que nous visons un but pratique.

Notre action esthétique n'est pas le produit d'un dilettantisme vague, mais d'une idée sociale positive.

Il ne faut pas cesser de le proclamer, comme le faisait déjà en 1859 un philanthrope belge, M. Fléchet : « il est possible de donner aux populations laborieuses, aux classes moyennes et ouvrières, au lieu des logements malsains où elles s'entassent, des chambres plus spacieuses, mieux aérées, mieux fermées, plus avenantes et plus jolies, pour le même prix que les mauvais et étroits réduits qu'elles sont obligées de louer, faute d'autre chose ; c'est une question d'organisation, on commence à le comprendre et ce n'est pas trop tôt. »

Il faut lutter contre la cupidité et les exploitations des logeurs et des propriétaires.

Il faut réagir contre l'inconsciente complicité des pouvoirs publics, qui laissent nos villes se bâtir en dépit du sens commun ; les amener à comprendre que par l'embellissement de la maison, l'éducation esthétique devient une des formes de l'éducation sociale.

Il faut faire l'éducation des familles et leur apprendre à apprécier comme un progrès d'une haute portée sociale, un meilleur aménagement de leur foyer.

Il faut rendre notoire cette vérité si simple, mais si méconnue, que la maison est un moule donnant son empreinte à ceux qui l'habitent.

Je ne viens donc pas préconiser ici je ne sais quelle débauche architecturale qui ferait de chaque demeure commune une curiosité artistique. J'ai toujours été l'adversaire de ces décorations intempestives faites sans but

et sans mesure et sous laquelle on espère cacher la réelle misère de nos constructions.

Toutes nos villes sont abîmées par la manie décorative qui sévit aujourd'hui au détriment de leur beauté simple et caractéristique.

Nos maisons locatives sont chargées de saillies, de corniches, de balcons, de colonnes, elles n'en valent pas mieux pour cela.

A ce propos, M. F. Vicat a écrit, dans la *Gazette de Lausanne*, les lignes suivantes que nos architectes ne sauraient trop méditer :

« La beauté d'une maison particulière ne consiste pas dans la surcharge des ornements — comme nous en avons malheureusement trop d'exemples à Lausanne — mais bien dans l'harmonie de la décoration qui doit correspondre aux besoins des habitants.

« Il faut que ce foyer domestique ait une allure intime et accueillante ; si la raison et la logique ont présidé à son édification, la beauté naîtra d'elle-même, et de la simplicité qu'aura nécessitée le but pratique et utilitaire, se dégagera une œuvre vraiment artistique, ayant à la fois un caractère familial et social. »

Non, ce ne sont pas des enjolivements artificiels qui donnent au cadre de notre vie coutumière son cachet et sa valeur esthétique.

Ne confondons pas le goût et la grâce harmonieuse avec la surcharge et le faux luxe.

La maison populaire doit avoir une certaine gravité de tenue et de ton ; c'est une ruche laborieuse, où l'on peine toujours.

Je ne voudrais pas aller jusqu'à l'exagération en prétendant que la maison populaire d'autrefois fut toujours parfaite ; il est certain qu'elle fut toujours artistique dans l'une ou l'autre de ses parties.

Qu'on me permette ici de donner, même un peu longuement, la parole à Viollet-le-Duc, l'illustre architecte qui a ouvert dans la muraille redoutable des vieux errements routiniers une brèche libératrice. A propos de l'habitation

du Moyen-Age, il a écrit, bien avant que les questions agitées ici soient devenues une préoccupation d'ordre social, les lignes suivantes, dans lesquelles chaque mot porte, chaque phrase est un enseignement.

Les idées que je m'efforce de détendre y reçoivent, d'un maître incontesté, la plus éclatante des confirmations :

« Notre époque, dit-il, se laisse aller volontiers au courant de certains préjugés qui flattent l'amour-propre et dispensent d'étudier bien des questions ardues, en ce qu'elles demandent du temps et des recherches.

Combien de fois n'a-t-on pas dit ou écrit, par exemple, que les maisons des villes du Moyen-Age ne sont que de pauvres bicoques, tristes, petites, obscures, inhabitables enfin ? Certes les vieilles maisons de nos anciennes cités (Viollet-le-Duc en cite ici plusieurs) ne sont que de petits édifices, si on les compare à nos hôtels modernes de Paris, de Lyon ou de Rouen ; mais il ne faut pas oublier que... ces vieilles maisons, si on les met en parallèle avec celles que l'on bâtit aujourd'hui dans ces mêmes localités, sont incomparablement mieux construites, mieux entendues et d'un aspect moins pauvre ; qu'elles indiquent un état social plus avancé, établi plus solidement, une prospérité moins fugitive, des institutions municipales plus robustes. »

Cela fait plaisir de lire ces choses vraies, qui sont en si complet désaccord avec l'opinion courante.

Mais Viollet-le-Duc poursuit :

« Nous ne voulons point faire ici de la critique sociale, ni même de la politique ; nous parlons art . . . Si, au XIII^{me} siècle, si pendant les XIII^{me} et XIV^{me} siècles, on bâtissait de grands édifices, et si les artistes abondaient à Paris, à Rouen, à Lyon, à Reims, à Chartres, à Bourges, à Tours, à Toulouse, dans la dernière petite ville, dans le dernier village de France, on trouvait un art relativement aussi élevé : en est-il de même aujourd'hui ? Nous bâtissons de magnifiques palais à Paris, à Lyon ou

à Marseille ; mais que fait-on dans les chefs-lieux de canton, dans les villages ? De pauvres constructions branlantes, mal conçues, hideuses d'aspect, bien qu'elles affectent une certaine apparence de luxe ; des maisons incommodes, à peine abritées, cachant l'ignorance du constructeur ou la mesquinerie du propriétaire sous des enduits que chaque hiver fait tomber. Dans ces faibles bâtisses, non seulement l'art n'entre plus, mais le bon sens, la raison semble en être exclus.....

Le moyen-âge, qui était artiste, savait mettre de l'art sur la façade la plus riche et sur le mur de l'humble habitation du citadin d'une petite ville.

Aujourd'hui, chaque jour, la barbarie gagne du terrain. On bâtit encore des palais, des monuments où toutes les richesses sont amoncelées sans ordre ni raison ; mais les habitations, les édifices de la petite cité ne sont plus que des œuvres grossières, ridicules, uniformément vulgaires, et dont les vices de construction feront promptement justice. C'est la seule consolation qui reste, au milieu de ces misères, aux esprits préoccupés des choses d'art.

Quand l'art n'est plus qu'une affaire de luxe, le jour de sa proscription est proche. Au moyen-âge, la puissance vitale de l'art se manifeste partout ; son expression est un besoin pour tous, grands et petits.

La maison du moyen-âge, en France, est l'habitation de l'homme né sur le sol. La maison de nos jours est l'habitation banale, uniformément confortable ; comme si la vie du négociant, ses mœurs et ses besoins ressemblaient à la vie, aux mœurs et aux besoins du soldat... chacun est mal à l'aise dans la boîte qu'il loue.

Au moyen-âge, quoi qu'en aient pu dire les détracteurs de cette époque, le citadin ne se renfermait pas dans cet égoïsme brutal si général aujourd'hui ; en élevant sa maison, il pensait aussi qu'il était citoyen, il bâtissait pour lui et pour sa ville... »

(A suivre.)

Georges de MONTENACH.